



## Témoignages d'anciens collègues de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice

Dalché Jean Gautier, Laurent Camille Pierre, de Faria Annie, Lourenço Edouardo,  
Viglieno Laurence, Bastet Ned, Ben Abbès Hédi, Jean Dominique

### [Pour citer cet article](#)

Dalché Jean Gautier, Laurent Camille Pierre, de Faria Annie, Lourenço Edouardo, Viglieno Laurence, Bastet Ned, Ben Abbès Hédi, Jean Dominique, « Témoignages d'anciens collègues de la Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines de Nice », *Cycnos*, vol. 24.n° spécial (Hommage à Michel Fuchs), 2007, mis en ligne en 2021.

<http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/882>

Lien vers la notice <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/publication/item/882>

Lien du document <http://epi-revel.univ-cotedazur.fr/cycnos/882.pdf>

### [Cycnos, études anglophones](#)

revue électronique éditée sur *épi-Revel* à Nice

ISSN 1765-3118

ISSN papier 0992-1893

#### AVERTISSEMENT

*Les publications déposées sur la plate-forme épi-revel sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle. Conditions d'utilisation : respect du droit d'auteur et de la propriété intellectuelle.*

*L'accès aux références bibliographiques, au texte intégral, aux outils de recherche, au feuilletage de l'ensemble des revues est libre, cependant article, recension et autre contribution sont couvertes par le droit d'auteur et sont la propriété de leurs auteurs. Les utilisateurs doivent toujours associer à toute unité documentaire les éléments bibliographiques permettant de l'identifier correctement, notamment toujours faire mention du nom de l'auteur, du titre de l'article, de la revue et du site épi-revel. Ces mentions apparaissent sur la page de garde des documents sauvegardés ou imprimés par les utilisateurs. L'université Côte d'Azur est l'éditeur du portail épi-revel et à ce titre détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation du site. L'exploitation du site à des fins commerciales ou publicitaires est interdite ainsi que toute diffusion massive du contenu ou modification des données sans l'accord des auteurs et de l'équipe d'épi-revel.*

*Le présent document a été numérisé à partir de la revue papier. Nous avons procédé à une reconnaissance automatique du texte sans correction manuelle ultérieure, ce qui peut générer des erreurs de transcription, de recherche ou de copie du texte associé au document.*

# EPI-REVEL

Revue électronique de l'Université Côte d'Azur

**Témoignages d'anciens collègues de la  
Faculté des Lettres, Arts et Sciences Humaines  
de Nice**

## 1. Jean Gautier Dalché

### Quelques Souvenirs et un regret

Michel Fuchs fut mon élève, en 1954 ou 1955, en classe de philosophie, au lycée Lyautey où j'enseignais l'histoire et la géographie. Je le revois, assis au premier rang, suivant mes cours avec une attention extrême.

Il m'a abordé un jour, pendant une récréation, dans la cour du lycée, peut-être pour me demander quelques explications. J'ai oublié comment il en est venu à me parler de ses relations avec son père, pasteur de l'Eglise Adventiste du Septième Jour qui lui reprochait, me disait-il, son orgueil. Cette marque de confiance m'avait beaucoup touché. Elle était exceptionnelle en raison de la distance qui séparait alors les élèves des professeurs. En vérité, je n'avais pas décelé en lui la moindre trace d'orgueil ni même d'une assurance dans ses capacités que ses résultats scolaires auraient parfaitement justifiée.

J'ai eu la surprise de retrouver Michel Fuchs dix ans plus tard, à la Faculté des Lettres de l'Université récemment créée de Nice où j'avais été nommé chargé d'enseignement en histoire du Moyen âge. Il m'apprit qu'il avait été reçu à l'Ecole Normale Supérieure (rue d'Ulm) puis à l'agrégation d'Anglais. Il occupait un poste d'assistant (ou de maître-assistant) et préparait une thèse sur Burke. Peu changé au physique, il avait acquis une sorte de maturité. L'inquiétude, le mal-être qui m'avaient frappé s'étaient dissipés.

Nous étions membres, l'un et l'autre, du Syndicat National de l'Enseignement Supérieur. Sur les instances de certains collègues, j'avais accepté, de mauvais gré, d'être le secrétaire de sa section de la Faculté des Lettres. C'est alors que j'appris de lui qu'il était membre du parti communiste dont je m'étais moi-même éloigné. Je me souviens d'une cérémonie de remise des cartes du parti, dans l'hiver 1965- 1966, à laquelle j'avais été convié en tant que secrétaire du syndicat. Il avait fort insisté pour connaître le pourquoi de cet éloignement. J'avais invoqué, je crois, mon peu de goût pour l'action militante. Je ne tenais pas, étant donné l'auditoire, à en exposer les motifs profonds.

Son engagement, autant que j'en puisse juger, avait son origine dans une foncière générosité plutôt que dans une adhésion raisonnée et froide à la vulgate marxiste du parti communiste français. Il avait trouvé, me semble-t-il, un substitut à la foi de son enfance dans la philosophie de Karl Marx dont il avait acquis une connaissance approfondie. Ce n'est qu'une hypothèse et

je ne l'ai pas assez connu pour être affirmatif. Elle est fondée sur l'exemple d'un ami cher, l'hispaniste Noël Salomon, entré en communisme comme on entre en religion, dont je me suis souvent demandé qu'elle aurait été sa réaction lors de l'effondrement de l'Union Soviétique. D'autres que moi diront peut-être ici ce que fut celle de Michel Fuchs.

Nous nous sommes souvent heurtés, parfois avec violence, pendant ce qu'il est convenu d'appeler les "événements" de 1968 ou la "révolte étudiante", sans que cela entamât la profonde estime que m'inspirait sa personnalité et sa sincérité. Au long de leur cours, il est demeuré fidèle à la ligne du parti communiste alors que, sans adhérer à aucune organisation, je me rangeais du côté des "gauchistes" lors des manifestations et des débats à l'"Assemblée constituante" qui s'était substituée à l'ancienne assemblée de Faculté dominée par les professeurs titulaires et à titre personnel. J'ai fini - en novembre 1968, si mes souvenirs sont exacts — par démissionner du secrétariat du Syndicat National de l'Enseignement Supérieur lors d'une réunion houleuse de celui-ci où je me suis trouvé seul face à l'alliance entre ses membres communistes ou communistes et ses membres socialistes ou proches du parti socialiste.

Un peu moins de cinq ans — service militaire et guerre — passés sous les drapeaux, un long séjour au Maroc, loin de mes sources, avaient retardé la mise en chantier et l'achèvement de ma thèse sur l'histoire urbaine du Leon et de la Castille. Je me suis mis sérieusement à sa rédaction. Je l'ai terminée à la fin de 1970 et soutenue en juin 1971. Je recherchais une personne pouvant la transcrire sur stencil. J'en ai parlé à Michel Fuchs. Je n'ai eu qu'à me féliciter de son obligeance et de sa gentillesse : il m'a mis en relation avec une dactylo tout à fait qualifiée.

Par la suite, nos rencontres ont été rares et brèves. La réforme universitaire de 1968 loin de faire disparaître le cloisonnement entre les disciplines, ce qui était un de ses objectifs, l'avait au contraire accentué. Chacune des anciennes "sections" de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines, devenues "Unités d'Enseignement et de Recherche", vivait repliée sur elle-même. Je ne faisais plus partie du syndicat, ce qui limitait encore les contacts avec les collègues d'autres disciplines que la mienne.

L'annonce de la mort de Michel Fuchs lue dans le journal *Le Monde* m'a bouleversé. Elle a fait remonter en moi le flot des souvenirs et j'ai éprouvé le regret amer et lancinant de n'avoir pas mieux connu l'être d'exception qu'il fut, nos routes s'étant seulement croisées. Je n'avais jamais douté de son intelligence ni de son cœur que je savais chaleureux. J'ignorais tout, par contre, de l'étendue de sa culture et de la diversité de ses intérêts. Mon regret en est avivé.

Jorge Manrique, poète espagnol du XV<sup>ème</sup> siècle, dit dans les « coplas » que lui inspira la mort de son père :

Que aunque la vida perdio

Dexônos harto consuelo,  
Su memoria.

Ceux qui ont connu Michel Fuchs ne se consoleront pas de sa disparition mais il continuera de vivre dans leur mémoire.

## 2. Camille Pierre Laurent (“Pierril” pour Michel)

### Souvenirs

Le souvenir du style et de l’humour de Michel n’incite guère à l’élégie plate et mondaine. Avec lui les conversations tournaient souvent au duel, et il y avait là-dessus, entre nous et sans doute entre la plupart de ses amis, une espèce de consensus.

Si donc je me contrains à cet exercice difficile, c’est parce que le souvenir de Michel fait partie non seulement de ma mémoire d’amitié et de partage, mais parce que je peux dire aussi qu’il a beaucoup contribué à me former, et qu’il m’a sûrement entraîné sur des terrains que j’aurais peut-être négligés, voire ignorés. Bref, tout autant qu’un ami — bien trop épisodique, il est vrai — je crois avoir été pour lui une espèce de disciple, et parfois un disciple à rebours. Pour tout dire, nos idées divergeaient presque toujours, et quand nous nous quittions, chacun s’en allait satisfait qu’il en soit ainsi. Je ne me suis trouvé qu’une fois en plein accord sur un problème (le référendum sur le traité constitutionnel) ; du coup, nous en sommes restés un peu bêtes, ne sachant plus quoi dire.

J’ai eu souvent, au fil des décennies, l’impression que Michel me tenait aussi pour un fils prodigue, un peu naïf, gouverné par de bons sentiments un peu ridicules. Pour moi, il fallait, c’est vrai, travailler dans l’urgence au secours des meurtris de la société, en particulier des immigrés et de certains salariés ; je restais convaincu, et je le suis toujours, que la société de profit n’est pas viable à terme, et s’écroulera d’elle-même. Je voyais plutôt la lutte de classe comme un épiphénomène que comme le moteur de l’histoire.

Ceci pour dire que notre relation a été avant tout politique, et que c’est sur notre militantisme, nos convergences et divergences que notre amitié s’est construite. Elle en est restée marquée d’une espèce de pudeur, comme si nous hésitions à sortir de la sphère du public pour nous considérer davantage comme de simples pères de famille. Cela s’est pourtant produit, à travers le contact entre nos deux filles, Nadia et Frédérique, qui ont à peu près le même âge.

Le dernier moment que nous avons passé ensemble, une après-midi de décembre 2004, en compagnie d’Anne et Nadia, m’a laissé un souvenir à la

fois chaleureux et trouble : d'une part, j'ai bien senti que j'avais été pour Michel cette manière de disciple dont je parlais tout à l'heure, que je lui devais mes quelques capacités dialectiques, affûtées par nos échanges passés. Surtout j'ai compris plus ou moins confusément que notre sempiternelle polémique avait peut-être masqué une amitié plus profonde que nous avions été l'un et l'autre trop réservés pour avouer complètement. Ce fut pour moi la dernière occasion de corriger la trajectoire...

### 3. Annie de Faria

Michel, mon ami

Quand j'évoque ton souvenir, les mots qui viennent aux lèvres sont : simplicité, humour, courage. En termes pompeux : héroïsme non avoué.

Je ne sais plus quand nous nous sommes connus. Probablement au début des années soixante, et c'est comme si je t'avais toujours connu. Des parcours parallèles, quelques bifurcations. Des images défilent : la plage où Edouardo, tournant le dos à la mer, lisait *Le Monde* ; vous parliez de Nasser et du canal, du plateau du Golan, de la guerre des six jours, la Palestine, la Cisjordanie, tandis que nos enfants bâtissaient des châteaux sur le sable de Golfe Juan.

Il y eut Mai 68, toi toujours fidèle à "la ligne du Parti", Launay nous lisant des pages d'Althusser. Tu étais l'irréprochable responsable du SnesSup. Bientôt, la routine à la Fac. Soudain la Révolution des oeillets. Edouardo sortait de l'interminable temps mort du salazarisme. Il pouvait enfin échapper à un silence de trente ans et partait souvent à Lisbonne. Quand il revenait, vous discutiez à perte de vue. Tu lisais, avec tout le sérieux dont tu étais doué, les livres qu'il publiait, ceux que je traduisais. Je revois un après-midi à l'ombre des arbres de Vaugrenier, Anne parlant du Programme Commun. Plus tard tu nous annonçais que tu avais quitté le parti communiste.

Puis vint le temps de la maladie. Temps sombre auquel tu apportais la lumière de ton humour, de ton courage. Tu parlais de Burke et tu continuais, avec toute la force de ta volonté, le travail que tu avais entrepris. Moi j'attendais la venue de jours moins cruels en écoutant de la musique : Bach, les chants orthodoxes, la saudade brésilienne de Maria Betania. Nous avons creusé notre sillon, chacun à sa manière. Je m'accrochais au granit de mon enfance, toi, aux images lumineuses des Seychelles. Tu pouvais, envers et contre tout, poursuivre un travail acharné que tu te faisais un devoir de mener à bien. Vaincre le temps.

Un jour, d'une voix neutre, tu m'as annoncé que tu ne pouvais plus te battre. Simple constat, comme s'il s'agissait d'une banalité. Tu es parti. Je pense souvent à toi.

#### 4. Eduardo Lourenço

Pure Flamme

Du *scholar* accompli qu'il était, Michel ne gardait aucune vanité. Sa parole ne revenait sur lui que comme un *boomerang*, elle allait spontanément vers l'autre. C'était peut-être l'héritage le plus visible d'un Père, dont la mission était service assumé de l'autre. Toute sa vie Michel s'est voulu homme de mission et, à un certain moment, d'engagement, comme une bonne partie de sa génération. Ce qui étonne, c'est que même dans sa vie militante il a gardé une liberté de parole, une distance envers une vérité qui pourtant lui tenait à cœur, que rien n'a pu entamer. Son goût de l'ironie, son sens de l'humour, l'ont préservé de toutes les tentations. Peut-être aussi un certain goût du paradoxe. Marxiste, il s'est choisi comme objet d'étude le célèbre pourfendeur de la Révolution Française, Edmund Burke. A côté du contre-révolutionnaire, Michel découvrait chez Burke un défenseur acharné des Irlandais. L'Irlande était alors une espèce de tiers-monde à côté de l'impériale Angleterre. Cela suffit à Michel. La lutte pour la justice était pour lui au cœur de son combat à côté des autres. Plus tard, avec sa femme, il éprouvera la même passion pour la libération de l'Afrique du Sud du cauchemar politique et éthique de l'apartheid.

De tous les combats de sa vie aucun nous l'a révélé comme celui de sa longue et douloureuse maladie. Autrefois, on dirait : son stoïcisme. Ce fût du pur courage, silencieux, une lutte pied à pied contre l'innommable. Nous serions tentés, à cette occasion, de nous rappeler le mot de St. Augustin : "nous mourrons tous humiliés par la vie", mais cette évidence extérieure ne convenait pas à Michel. La mort ne l'a pas vaincu. Elle l'a rendu à l'essence même de sa vie : celle d'une vive flamme brillant entière dans notre souvenir. Flamme de courage et de savoir inséparables qu'aucune nuit ne peut éteindre.

#### 5. Laurence Viglieno

Il y avait plusieurs Michel

Je n'ai pas connu Michel Fuchs durant ses années d'Ecole. Je n'appartenais pas à la même promotion que lui, et de toute manière, en ces

temps déjà lointains, les rencontres entre Normaliens et Sévriennes étaient plus rares qu'aujourd'hui.

C'est donc beaucoup plus tard, à partir de 1971, que nous sommes devenus collègues à l'Université de Nice, mais lui au département d'Anglais et moi dans celui de Lettres modernes : or il faut avouer que la fameuse interdisciplinarité tant prônée ne régnait guère. J'ai d'abord fait la connaissance d'Anne, son intrépide épouse, qui travaillait dans le même département que moi.

J'en profite pour dire tout de suite que j'ai toujours été frappée par l'entente profonde de ce couple constitué de deux fortes personnalités qui ne partageaient pas nécessairement les mêmes options politiques mais savaient se respecter et s'aimer. Je suis persuadée que Michel a trouvé dans cette longue complicité un des piliers de son existence et plus tard un soutien précieux pour supporter sa fin douloureuse.

Mais il y avait plusieurs Michel. Le premier que j'ai découvert était le responsable syndical, homme de passion s'il en fut. On parle unanimement, et non sans raison, de la gentillesse de Michel. Certes cette gentillesse s'exprimait dans les rapports individuels mais le syndicaliste n'avait rien de "gentil", et on ne peut pas dire que la tolérance était sa vertu cardinale. Je crois qu'il ne faut pas édulcorer la riche personnalité de Michel qui pouvait se montrer un violent et redoutable polémiste. J'avoue que son allure de Saint Just m'impressionnait lors de réunions du SNESup particulièrement orageuses.

Je me demande si la fougue du grand orateur politique que fut Edmund Burke n'a pas contribué à l'attirer vers son œuvre. Il fallait aussi le goût de Michel pour le paradoxe pour consacrer sa thèse à ce pourfendeur notoire de la Révolution française. Mais c'est la curiosité intellectuelle, l'originalité de la réflexion de Michel qui lui ont permis d'apporter un éclairage nouveau sur les années de jeunesse de Burke, sur le rôle de l'Irlande, qui lui était si chère, sur les prises de position anticolonialistes d'un auteur souvent étiqueté réactionnaire.

Il faut dire aussi que la passion était tempérée chez Michel par un esprit critique extrêmement acéré. Il se montrait exigeant dans ses choix intellectuels et n'épargnait guère les médiocres. Toutefois cette sévérité était souriante car il saisissait à merveille le comique des gens et des situations. Ce regard ironique, il se l'appliquait à lui-même, ce qui lui a permis de prendre de la distance par rapport aux épreuves qu'il subissait. Je pense au récit savoureux qu'il me faisait de certaines nuits d'hôpital où il partageait sa chambre avec des compagnons insolites.

Depuis quelques années nous avons pris l'habitude de nous téléphoner régulièrement. Je garde la nostalgie de ces entretiens chaleureux pimentés par l'humour de Michel. Il continuait courageusement à travailler, s'inquiétait de produire dans les temps sa traduction pour l'édition de la

Pléiade des oeuvres de Patrick Branwell, le frère méconnu des sœurs Brontë, dont il me révélait l'intérêt. Il m'offrait ses traductions de John Berger dont il était devenu le traducteur de prédilection. Et c'était aussi un plaisir de retrouver le nom de Michel Fuchs en compagnie de celui de Berger au détour du *Monde Diplomatique*. Il n'oubliait pas pour autant de m'interroger sur mon propre travail (nous étions tous deux dix-huitiémistes), m'encourageait amicalement, me suggérait des lectures, faisant preuve ainsi de cette attention aux autres dont parlent plusieurs de ses anciens camarades, devenue bien méritoire au milieu de tant d'épreuves.

C'est au cours de ces dernières années, si douloureuses pour lui et ses proches, que j'ai appris à connaître Michel dans toute sa richesse intellectuelle et sa générosité. Aussi l'image que je voudrais fixer de lui est-elle celle de l'hôte qui nous accueillait avec Anne dans sa maison champêtre de Colomars, digne et souriant en dépit de la maladie.

## 6. Ned Bastet

Cher Michel

Je garde au cœur le tenace regret de ne pas nous être vraiment connus plus tôt. Nous appartenions à des sections différentes, on se croisait parfois avec des sourires de sympathie, quelques mots. Il y eut surtout quelques repas de groupe où, malgré la dispersion, je m'amusais dans mon coin de la promptitude de tes réparties, d'un humour caustique encore que jamais agressif, de la mobilité d'une intelligence incisive et drôle de surcroît. Je te savais très au fait des controverses théoriques, en Angleterre d'abord, autour de la Révolution Française, attentif à la pensée politique et, dans le même temps, très tourné vers les autres, désintéressé et donnant de toute ta personne dans l'activité syndicale, honnête scrutateur de l'Histoire, et je n'imaginai pas à priori que mon propre champ de recherches - "l'individualiste" Valéry ou, du moins, ce qu'en fait une tradition faussée mais qui perdure — puisse longtemps retenir ton attention.

Quelle surprise aussi lorsque, au cours d'une conversation un peu plus suivie, tu me parlas de mes diverses communications, très dispersées et parfois malaisément accessibles, me dis l'intérêt que tu leur portais et t'étonnas que je n'en fasse pas un livre. Comme j'objectais mon incapacité à "saisir" ce texte et ma honte de me sentir perdu devant un ordinateur, tu répliquas que ce n'était pas un problème et que tu t'en chargeais bien volontiers. Enorme tâche en fait : quelques cinq cents pages, criblées de références et de renvois que tu pris en main, bataillant, je me souviens, contre les défaillances des appareils, poussant le scrupule jusqu'à établir de toi-même liaisons et références entre les blocs séparés, me remettant bientôt,

textes et disquettes, un livre cohérent et enfin publiable. "Pour mon ami Michel Fuchs sans l'aide de qui ce livre ne serait pas", cette dédicace imprimée ne disait qu'insuffisamment toute ma reconnaissance et la découverte étonnée d'une générosité qui ne voulait se montrer que comme toute simple et naturelle.

De ce jour, une vive amitié se noua et nous nous vîmes souvent, intimement, dans nos campagnes, avec nos familles, et comment oublier l'hospitalité charmante d'Annick et d'Anne ? Longues conversations sur tous sujets des plus abstraits (je me souviens d'une après-midi où nous nous interrogeons sur le paradoxe d'une science qui réussit à mathématiser le donné empirique du réel) aux plus quotidiens et familiers. Je découvris ton activité de traducteur, des romans des sœurs Brontë aux essais esthétiques du suggestif John Berger. Des souvenirs aussi — et je compris mieux aussi comment, chez toi, une jeunesse beaucoup trop contrainte avait provoqué en retour cette ouverture d'esprit et cette attention aux autres, quelque lucidité que tu y mis. Est-ce si fréquent ?

Nous parlâmes aussi de Valéry bien évidemment et de l'image fautive qui persiste encore : écrivain "bourgeois" aux audaces anarchistes, penseur isolé qui a voulu croire et a milité, au sein des organisations internationales d'avant-guerre, à l'unité d'une conscience européenne dont intellectuels et savants devraient être les acteurs contre l'inconscience et les courtes vues des politiques ? Rien de plus libre et de plus stimulant que ces propos familièrement échangés et sans la moindre dissonance.

Et puis vint la maladie, si longue, épuisante, aux rebondissements incessants, cette multiplicité d'opérations chirurgicales, d'attentes prolongées de résultats — une phase de rémission qui nous donna une illusoire espérance. Tu traversas cette terrible suite de mois avec un constant courage et, plus encore, avec une discrétion, une émouvante pudeur. Je me souviens d'une visite à l'hôpital où, épuisé et d'une voix basse, tu t'appliquais à parler de choses et d'autres avec encore l'ombre d'un sourire. Et ce repas d'anniversaire où, au milieu de toute une famille d'amis et visiblement en meilleure forme, tu apparaissais étrangement disponible, attentif à chacun.

Mais le mal l'emportait. Nous étions nombreux aux obsèques, beaucoup évoquant ta carrière mais surtout ce que tu fus, devant le courage très digne d'Anne et de tes enfants. Et je pensais à l'injustice et à l'arbitraire de tout ce qui nous broie.

Que dire d'autre pour ma part, sinon que j'aimais Michel, que tout ce qui est vraiment intérieur semble toujours se refuser aux mots mais que cette perte me laisse au cœur toute une large tache noire ?

Ned et Annick Bastet

## 7. Hédi Ben Abbès

Monsieur Fuchs devenu mon ami Michel

Le bar “Le Flore” niché sous un imposant immeuble situé en contrebas de la Faculté des Lettres de Nice nous tendait ses infatigables bras, nous invitant à nous engouffrer dans ses entrailles avec toutes ses promesses de café serré et de dose de nicotine flottant dans l’air obscurcissant aussi bien nos visions que nos esprits. C’était un rituel auquel on s’abandonnait de bonne grâce, étudiants venus de tous horizons et retrouvant dans un tel lieu un cosmopolitisme qui très vite s’était transformé en une sorte de simulacre de chez-soi avec les mêmes visages devenus familiers au fil des semaines, les mêmes habitudes ponctuées de conversations plus ou moins intéressantes, des jeux de flipper et de baby-foot, le tout dans une chaleur à la fois barométrique et humaine dont on était devenu en quelque sorte “accro”. Ce rituel rivalisait avec un autre tout aussi prenant, celui du rendez-vous hebdomadaire avec Monsieur Fuchs notre professeur de... qu’importe la désignation, disons tout simplement notre professeur.

C’était la salle A4, avec quelques compatriotes tunisiens on se tenait contre le mur pour laisser un passage étroit au flot d’étudiants qui passaient de salle en salle en attendant l’arrivée de Monsieur Fuchs. Il surgissait immanquablement au milieu de la foule le sourire aux lèvres avant d’entrer dans la salle et s’abandonnait à son rituel dont je ne manquais pas de souligner les traits pour mon voisin de table. Cela commençait toujours par l’ouverture d’un dossier comprenant des feuilles blanches qu’il ouvre négligemment — ou du moins c’était l’impression que j’avais — avant de se lancer dans un discours ininterrompu jusqu’à la fin de l’heure. Seule sa main se portait de temps à autre à sa tête pour ajuster des mèches poivre et sel avant de retrouver sa position initiale.

Le discours était lui aussi structurellement le même, fait de digressions et ponctué d’anecdotes dont je n’étais pas toujours à même de saisir la portée. Le discours partait d’un point, telle une bouture pour se développer en arborescence rhizomatique où l’art se mêle à la politique, la politique à l’histoire convoquant le passé et le présent pour s’éclairer les uns les autres. Je dois avouer trente ans plus tard que sur le moment il ne m’était pas donné d’apprécier la teneur d’un tel discours à sa juste valeur. Mais captivé, je l’étais. Ce n’est que des années plus tard et après quelques expériences à mon modeste actif que j’ai pu enfin tirer les leçons de ce rendez-vous que je ne manquais pour rien au monde même pas pour une partie de flipper au “Flore”!

J’avais enfin compris à la fois la complexité et la relativité des choses. A quoi bon opérer une simplification réductrice de sujets complexes par la nature des choses ? Quel que soit le sujet que Monsieur Fuchs abordait, il mettait l’accent sur sa complexité liée à sa genèse, ses implications

politiques, esthétiques, sociales ou économiques. J'ai enfin compris que la vérité, que dis-je, que les vérités sont toujours toutes relatives, que la vie est faite de nuances, que les révolutions fussent-elles porteuses d'espoir et de liberté ne sont pas dépourvues de leurs lots de souffrances ou de manipulations. Que rien n'est simple au point de scinder le monde entre "bons" et "mauvais", "nous" et les "autres" ou comme dirait l'autre avec nous" ou "contre nous". C'est une précieuse leçon que celle de la pensée en réseau, celle qui convoque plusieurs compétences et ouvre l'esprit sur des domaines variés qui en dépit de leur apparente antinomie comportent des liens implicites dont le chercheur se doit de déceler les implications. Ce Monsieur Fuchs passeur de mode de réflexion était doublé d'un Monsieur Fuchs, humaniste, joignant la parole à l'action.

Il s'était révélé à moi encore étudiant dans l'une de ses anecdotes racontées comme pour aérer son cours et lui permettre d'illustrer ses propos tout en nous donnant la possibilité de reposer nos neurones. Il s'agit de l'histoire d'un travailleur immigré qui rentrait chez lui après une journée de labeur, le dos légèrement courbé et la mine aussi usée que le sac qu'il portait renfermant une gamelle vide et de menus objets utiles pour la journée, ou du moins c'était l'image qui s'était dessinée dans ma tête alors que Monsieur Fuchs racontait son anecdote. C'était un jour de pluie, que dis-je, de violent orage, que seul l'arrière-pays niçois connaît quand les nuages profitant d'un moment d'égarement du soleil déversent un flot d'eau qui ne s'arrête que lorsque le soleil décide de reprendre ses droits. Sous un tel déluge, Monsieur Fuchs décida de s'arrêter pour proposer à cet inconnu de le conduire là où il souhaitait se rendre. Le monsieur hésita, s'interrogea, comme surpris par une telle proposition dans un contexte social où la méfiance était érigée en dogme et l'obsession sécuritaire en névrose. Mais l'insistance de Monsieur Fuchs et le martèlement de la pluie conjugués eurent raison de sa méfiance. Le monsieur s'engouffra dans la voiture et, comble de chance, il habitait sur le chemin qu'empruntait Monsieur Fuchs tous les jours. Cette disponibilité pour les autres ne s'était jamais arrêtée, puisque des années plus tard Monsieur Fuchs, devenu mon ami Michel, me raconta la suite de cette anecdote.

Ce premier auto-stop s'était transformé en rituel et à chaque fois que Michel rencontrait ce monsieur il le conduisait chez lui, et un beau jour ce dernier lui confia que la raison qui expliquait sa réticence à monter dans la voiture la première fois était un mélange d'étonnement et la conviction qu'un tel geste de générosité n'était pas sans arrière-pensée, car il croyait que Michel était l'un de ces homosexuels cherchant à tirer profit de la misère sexuelle d'un travailleur immigré, séparé de sa femme restée au bled! Michel me racontait cette fin d'histoire riant aux éclats et donnant à cette simple anecdote sa dimension, sociologique, psychologique et politique,

illustrant à nouveau le caractère pluriforme et multidimensionnel de toutes les situations qui se présentaient à lui.

L'humanisme qu'il exhalait faisait de lui un homme dont les préoccupations allaient du sort d'un syndicaliste tunisien harcelé par le régime à celui des SDF jonchant le devant de la gare de Nice et ce à égale importance à ses yeux et traité avec la même détermination. Quoi de plus naturel pour un homme qui, au-delà des préoccupations nationales ou internationales, pensait à l'Humain. Tel était, et restera pour moi, Monsieur Fuchs devenu Michel, qui, depuis son lit, avait encore la force de faire de l'humour en parlant de la bête qui le dévorait et en continuant à me donner un dernier motif d'espoir en l'humain.

Le bar "Le Flore" a, depuis, changé plusieurs fois de mains et de noms, vu des milliers d'autres étudiants, intoxiqué tant de poumons et vidé tant de maigres poches, et n'a laissé probablement aucune autre trace à part celle du goudron. Tandis que la Salle A4 résonne encore du discours de Monsieur Fuchs, fort et léger à la fois, grave et plein d'humour. Indélébile. Et tant pis pour le flipper.

## Michel Fuchs

Lettre envoyée à Françoise et David Steel<sup>1</sup> à Lancaster, U.K.

Colomars, le 19 juillet 1984

Bien chers Françoise et David,

Depuis que le dentiste a dû s'occuper de moi à nouveau, je me débrouille moins mal une plume à la main qu'un appareil dans la bouche : l'odontologie a beau avoir fait des progrès, je suis réduit à la condition de Démosthène tentant d'articuler avec des cailloux dans la gueule.

Mais au fait. hier soir j'ai réussi à trouver le texte de Greene, ci-joint, plus quelques coupures de presse. Dans un autre courrier je vous envoie *la Baie des requins*<sup>2</sup>, pour l'édification de la princesse qui pourra ainsi comparer le sordide des deux côtés de la Manche. Si ses moyens le lui permettent, elle peut envoyer une obole au *Patriote* (hebdomadaire communiste, qui se verrait du coup subventionné par l'or anglais, ce qui me permettrait d'écrire le Conte de la Mille-deuxième nuit, en attendant que nos Oliver<sup>3</sup> renversent

---

<sup>1</sup> Le destinataire de la lettre, ayant appris d'une princesse britannique lors d'un dîner universitaire officiel qu'elle serait reçue peu après par Jacques Médecin, alors maire de Nice, s'aventura jusqu'à l'avertir des doutes qui planaient sur le personnage et par la suite à envoyer à son Altesse Royale un exemplaire du *J'Accuse* de Graham Greene que Michel avait déniché.

<sup>2</sup> Michel Franca et Jean Crozier, *Nice, la baie des requins*. Paris : L'Harmattan, 1982.

<sup>3</sup> Il s'agit d'Oliver Steel et d'Olivier Fuchs avec sans doute une allusion à Oliver Cromwell.

la monarchie : il n'est pas interdit de rêver, y compris à la démocratie en France). J'espère que les grèves ne vont pas retarder ce courrier, ni vous empêcher d'aller vous reposer un peu en Bretagne.

Nous expédions Olivier et sa dulcinée dans la Ruhr dimanche prochain. Nous irons quelques jours en Haute-Savoie, Anne ayant décidé que je ne me porte jamais mieux que lorsque je suis près de la Suisse (c'est le genre de fait strictement invérifiable), puis nous reviendrons pour expédier Nadia en URSS, où elle est sensée aller apprendre à parler russe, et je me replongerai dans ce cher Burke, histoire de montrer à mes chers collègues que je ne suis pas plus incapable qu'eux (on a les objectifs qu'on mérite) avant de reprendre cours et activités syndicales qui m'épuisent et me dépriment, notamment depuis que je me suis aperçu (il était temps) qu'en dépit de toutes mes références au marxisme, c'est la morale de Kant que j'applique (plus vous vous emmerdez, plus vous faites votre devoir) et ceci au moment où nous sommes de moins en moins nombreux à appliquer des "maximes d'action universalisables". Ce qui m'amène à penser qu'une guerre atomique pourrait être un joyeux spectacle après tout ...

Par ailleurs, tonton François, dans son souci de tenir compte de l'opinion des Français-qui-ne-pensent-pas-comme-lui, est de plus en plus amené à appliquer la politique contre laquelle il a été élu : Guy Mollet doit frétiller dans sa tombe. Quant à nous autres, affreux cocos, quoi que nous disions, nous avons totalitairement tort, moyennant quoi nous nous grattons doctement la tête en nous demandant si nous devons répéter la même chose en termes différents, ou des choses nouvelles en termes identiques. Décidément, c'est beau, c'est grand, c'est généreux, la France! Comme disait je ne sais plus quelle Anglaise: "Beware of appearances ; they hide nothing!"

On se languit de vous. A défaut que les garçons n'oublient pas qu'ils sont les bienvenus ici lorsqu'ils se décideront enfin à faire le grand tour. A très bientôt et toute notre amitié.

Michel

## 9. Dominique Jean

### Une tradition universitaire ?

De considérables réserves quant à la justification de l'étrange entreprise nommée volume d'hommage. Une interrogation inquiète : qui cela peut-il bien servir (ou desservir) ? Quelles vanités flatter ? Et de quels survivants ? Une tradition universitaire ? Et si cette tradition d'hommage était récusée par ceux à qui on le rend ? Lequel parmi nous tous, qui y participons, ne pourrait tirer de ses étagères plusieurs volumes d'hommage à un maître admiré, un collègue apprécié, un ami cher, achetés (à vil prix !) à un bouquiniste, moins pour constituer quelque étrange collection de ce genre de textes plus étranges encore que pour sauver du ruisseau qui les menaçait des lignes rédigées avec la ferveur d'une amitié sincère qui n'a pas trouvé de meilleur lieu où s'exprimer ? Des volumes mémorables bien évidemment ; pourtant oubliés si tôt que publiés.

Alors, Michel, ne pouvant m'empêcher de me poser ces questions quant à la vanité de l'entreprise, c'est à toi que je les pose. Ne croyant pas plus que toi (me semble-t-il) à je ne sais quelle vie après la mort, je n'attends pas ta réponse et... réponds à ta place. Oui, l'étrange entreprise dans laquelle nous voilà embarqués fait sens. Profondément. Pour Anne, pour Nadia, pour Olivier, d'abord ; pour tous ceux que ta vie a marqués aussi, famille, proches, amis, collègues ou étudiants.

N'étant ni l'un ni l'autre adeptes des grand-messes annuelles des sociétés professionnelles dites savantes, c'est par hasard que nous nous sommes rencontrés et le hasard a, cette fois-là, pris la forme de listes syndicales communes. Pourtant, bien avant notre rencontre, j'avais souvent entendu parler de toi. Par notre ami commun, Jean Gattégno, qui me disait toute l'estime et l'amitié qu'il avait pour toi. Quand j'étais encore hésitant à me lancer dans le combat syndical que tu connaissais déjà bien, Jean avait emporté le morceau en me disant (je cite de mémoire) : "Tu seras sur la même liste que mon ami Fuchs. Tu ne le connais pas, c'est dommage ; c'est un garçon d'une parfaite intégrité, d'une totale honnêteté intellectuelle et politique. Vous n'aurez aucun mal à travailler ensemble et il te fera profiter de son expérience." Je crois qu'il avait ajouté que ton père était pasteur adventiste du septième jour et, avec son humour caractéristique : "Il est au PC... Que veux-tu, personne n'est parfait, mais Fuchs est tout sauf sectaire!" Et de fait, ces années passées à se battre pour la défense des personnels en se fondant sur des principes et en refusant compromissions et copinage dans les différents avatars du CCU (CSU, CSPU et CNU, tout cela paraît si loin que je peux me tromper dans la succession de ces nobles instances !) ne furent physiquement et psychologiquement supportables que parce que, en séance, tu nous rappelais à la rigueur par l'exemple — et qu'il

Collègues de la Faculté des Lettres

y en a eu de ces interminables sessions entre 1979 et la fin des années quatre-vingts ! — et que nous nous remettions autour d'un verre de ces marathons quotidiens dans des conversations à bâtons rompus au cours desquelles ton humour, ton sens de l'anecdote et tes prodigieux dons de causeur faisaient l'émerveillement des quelques collègues et amis qui s'étaient laissé convaincre de passer une demi-heure ensemble. Ces pots place de la Sorbonne ou dans les quartiers plus excentrés où on nous faisait siéger, ont parfois été extrêmement drôles. Comment, par exemple, se souvenir sans sourire de ce 11 mai 1981, où nous avons entendu plusieurs de nos collègues les plus réactionnaires qui s'étaient illustrés quelques jours plus tôt par des pratiques mandarinales et rétrogrades proclamer qu'ils avaient été depuis toujours dans le secret de leurs cœurs d'ardents défenseurs de la gauche ! Ces conversions soudaines t'avaient mis en verve et nous avons bien ri. De toute façon, l'époque était joyeuse et prometteuse (on avait, il est vrai, vingt-cinq ans de moins !). Nous avions le sentiment que dans tous les domaines — politique, universitaire, artistique —, qu'on discutât pratique ou théorie, les bastilles de l'ancien régime (qui s'étaient reconstruites après l'ébranlement de 68) allaient enfin s'effondrer, ouvrant la voie à de grands chantiers. Nous n'étions pourtant pas naïfs au point de croire qu'on changerait la vie sans rencontrer de sérieuses résistances et ta lucidité, comme ton souci de valoriser dans la tradition universitaire ce qui méritait d'être conservé, nous était bien utile et nourrissait nos discussions. L'acuité de tes perceptions était encore aiguisée par ton engagement syndical "à l'international" qui stimulait un désir de comprendre, au sens étymologique : tu appuyais tes analyses sur des rapprochements et des comparaisons, aussi fertiles qu'inattendus, de systèmes universitaires concurrents. Tes allers-retours incessants, aussi bien matériels que mentaux, entre le monde anglais et le nôtre, le don de débusquer des similitudes essentielles que pouvaient masquer des apparences superficielles, toutes ces qualités qui t'étaient propres faisaient le bonheur de tes auditeurs et contradicteurs.

Ces qualités, je les ai retrouvées quand tu as accepté de me rejoindre dans l'entreprise Brontë pour les éditions Gallimard. Tu as fait bien plus que me rejoindre. Tu t'es saisi avec passion d'un objet, dont tu n'étais pas a priori spécialiste, auquel tu as appliqué ta vigueur intellectuelle et ta force de travail. Tu t'es engagé avec détermination dans un combat à l'issue incertaine pour que, dans l'édition à venir, justice soit enfin rendue aux écrits de Branwell, le frère dénigré par la bien-pensante Charlotte (dont, bien qu'elle t'exaspérât, tu as magistralement traduit *Le Professeur*). Tu as tenu à ce que fût reconnu le rôle moteur de Branwell dans la création littéraire de ses sœurs — tu disais même dans toute l'histoire littéraire anglaise. Pourtant, nul quichottisme de ta part. Au contraire un souci constant de prouver, de démontrer en avançant des arguments fondés en raison. Au cours de ces dernières années où tu travaillais ces textes que tu

tenais à traduire, nous n'avons eu que de rares occasions de nous voir, dont une fois à Birmingham, au pays d'Anne. Mais que de courriers et de conversations téléphoniques, qui relançaient invariablement la petite mécanique cérébrale et me permettaient de surmonter les moments de découragement que suscitaient les contraintes et obstacles éditoriaux inévitables dans ce genre d'entreprise. C'est en nous revoyant à l'enterrement de Jean Gattégno que nous avons repris contact et que la collaboration brontéenne avait pris corps. Curieusement, tu es la seule personne que j'ai connue, avec Jean Gattégno justement, capable de dissiper les doutes qu'on peut avoir quant à l'intérêt de tel projet ou à sa validité. Difficile de dire à quoi cela tenait. Ton respect d'autrui, ta simplicité, certainement, ta faculté d'écoute (des autres comme des textes), peut-être devrais-je dire tout simplement ton amour des gens et de la vie. Une humilité de bon aloi aussi (qualité indispensable au traducteur, dit-on souvent) et ton empathie, une absence totale de condescendance, un immense respect de l'autre et de ses valeurs, étaient quelques-unes des qualités singulières qui te donnaient ce pouvoir rare d'aider ceux à qui tu parlais toujours d'égal à égal à reprendre confiance en leurs propres compétences. Sans doute un des aspects de ces dons de passeur qui font les grands profs. Et cela avec une bonté, une attention à l'autre, une délicatesse naturelles. Y a-t-il beaucoup de personnes qui, alors qu'elles luttent pied à pied contre la maladie, se soucient plus de la santé de leur interlocuteur que de la leur, se reprochent d'être cause de soucis et de douleur pour leurs proches et en souffrent plus que de leurs maux ? C'est peu probable. Or tu étais de celles-là et, même si ces quelques mots maladroits n'apprendront pas grand-chose à ceux qui te connaissaient, à ceux que tu aimais et qui t'aimaient, qu'il y ait un lieu où ils peuvent être exprimés justifie l'existence d'un volume d'hommages.